

LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
SIX MOIS. 4 »
UN AN. 8 »



Sommaire

La Statue de Jeanné d'Arc à Chinon	LA RÉDACTION.
Causerie	LUCIEN.
Echos artistiques	P. B.
Libre Chronique.	FRANC-SILLON.
Histoire d'hier	E. FOURRIER.
Un Décoré du 15 août.	F. DESPLANTES.
La Joueuse d'Orgue.	Catulle MENDES
Bulletin financier	X.

CAUSERIE

Nous sommes en pleine période électorale; on ne s'en douterait guère au calme qui règne dans notre ville; si ce n'étaient les affiches couvrant les murs, nul ne soupçonnerait que nous avons à nommer, dimanche, des législateurs.

A quoi attribuer ce calme? A l'indifférence des questions politiques qui va s'accroissant de jour en jour?

En aucune façon, c'est tout simplement à la chaleur tropicale que nous subissons et qui rend incapable de tout mouvement. On ne pense qu'à s'éponger le front et à boire des boissons rafraichissantes. Les candidats eux-mêmes — qui sont cependant les parties intéressées — subissent l'influence de cette température. Lisez leurs professions de foi: elles sont molles, sans énergie; elles promettent bien toutes que le candidat a enfin trouvé le secret longtemps cherché de faire tomber les caillies toutes rôties dans l'assiette de l'électeur, mais vous y chercheriez vainement cette passion qui se traduit par de grossières injures. Ah! s'il faisait quelques degrés au-dessous de zéro, comme le ton serait différent.

J'ai l'air de plaisanter; rien de plus vrai cependant que l'influence énorme de petits événements sur les grands. Scribe a très spirituellement exploité cette idée dans le *Verre d'eau*.

C'est la chaleur qui décidera des élections; s'il venait à pleuvoir samedi ou dimanche, et si, comme conséquence de cette pluie, on pouvait prendre ou boire un rafraichissant rendant aux pauvres mortels leur équilibre moral, les élections seraient toutes différentes de ce qu'elles seront par 30 degrés de chaleur.

Ce matin, j'ai rencontré une noce, et j'ai contemplé ce spectacle avec une véritable stupéfaction.

Comment! en plein dix-neuvième siècle il y a des gens qui peuvent se marier par une température à faire éclore des serpents à sonnette; mais c'est à Bron qu'à cette époque les noces devraient seulement s'accomplir. N'y a-t-il pas un vieux proverbe qui dit:

En juillet et août,
Ni femme ni choux.

Je viens de parler de Bron: on y a conduit cette semaine un pauvre diable de candidat à

la députation, à qui la folie des grandeurs a fait perdre la tête; non seulement il se croyait déjà député, mais président de la République. A ce titre, il distribuait des fonctions superbes à toutes ses connaissances.

« — Tu veux être préfet, paf! ça y est. »
« — Tu veux être ministre, paf! ça y est. »

Tous ses amis étaient de cette façon élémentaire décorés de la Légion d'honneur. C'était là une folie bien innocente; malheureusement, le candidat avait ses moments de mauvaise humeur, et dans l'un d'eux, il a manifesté l'intention d'étrangler M. Burdeau. On a trouvé que cette plaisanterie dépassait les bornes et, comme je l'ai dit, on a conduit à Bron le personnage avec tous les honneurs dus à un candidat à la députation. Peut-être sous les frais ombrages de cette maison hospitalière cette victime de la chaleur retrouvera-t-elle son équilibre moral.

C'est certainement aussi à la chaleur qu'il faut attribuer l'émigration à la campagne qui s'est produite pendant ces derniers jours de fête; chacun rêvait de trouver un peu de fraîcheur, douce illusion qui ne s'est pas réalisée.

Les journaux de Paris disent qu'il faut remonter à 1889, époque de l'Exposition, pour trouver l'équivalent du nombre de voyageurs ayant fui Paris à l'occasion de l'Assomption. A Lyon, dans la seule journée de samedi — aux diverses gares — il est parti une soixantaine de mille de personnes. Les trains ont dû être doublés, voire triplés.

Eh bien! ils ont été bien médiocres les plaisirs qu'on a eus à la campagne, où toute promenade, sous un soleil brûlant, était impossible, où la traditionnelle partie de boules, si chère aux Lyonnais, était une fatigue que nul n'osait affronter.

Un de mes amis, propriétaire d'une chasse dans le Beaujolais, a reçu ses invités dans la cave — vous savez les proportions d'une cave de ce pays de vignoble — on y a passé la journée, on y a mangé et dansé, et tout le monde a été, paraît-il, enchanté.

N'importe, aller à la campagne pour y chercher un peu de fraîcheur et ne la trouver que dans une cave, cela manque, vous en conviendrez, un peu de charme.

Espérons que — quoi qu'en disent les astronomes, gens positifs parfois — que cette chaleur se sera atténuée lorsque auront lieu les représentations du Théâtre-Libre annoncées aux Célestins pour la fin du mois.

LA STATUE DE JEANNE D'ARC A CHINON



La statue de Jeanne Darc, dont nous donnons la reproduction à nos lecteurs, est l'œuvre de M. Jules Rouleau, dont le grand talent a été d'abord consacré par un second grand prix de Rome. Il obtint ensuite une deuxième médaille au Salon, fut mis hors concours, puis médaillé à l'Exposition universelle de 1889. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1890, il est à peine âgé de trente-sept ans et a collaboré avec Barrias au monument de la défense de Paris. Il est l'auteur de la statue de Lazare Carnot à Nolay et du buste de De Banville au Luxembourg.

M. Rouleau a fait don à la ville de Chinon du modèle de la magistrale statue de Jeanne Darc, qui a été coulée en bronze et dont l'inauguration a eu lieu ces jours-ci.

On sait que le Théâtre-Libre est déjà venu à Lyon l'année dernière, et y a obtenu un assez grand succès, ce qui l'a sans doute décidé à revenir.

Ce n'est point à coup sûr un théâtre qu'on puisse recommander à une mère pour y conduire sa fille, la mère elle-même ferait parfois bien de s'abstenir; mais pour qui s'est déshabitué de rougir aux gros mots et aux situations grivoises, le Théâtre-Libre est curieux à voir, non pas que jusqu'à ce jour il ait mis en évidence des auteurs appelés à une grande célébrité.

Ces auteurs, constituant la nouvelle école dramatique, ont tout simplement, vous le savez, la prétention de rénover le théâtre, ils traitent irrévérencieusement de vieilles perruques les Augier, les Dumas et les Sardou. Ils ont des procédés à eux, qui consistent en principe à se rapprocher le plus près possible de la vérité, et à supprimer ce qu'on appelle la convention; chose tout simplement impossible car, dès qu'on prend sa place au théâtre, la convention commence; c'est en effet par pure convention que j'accepte que le décor représente une ferme ou un salon, et que l'acteur auquel je viens de voir prendre un bock est le marquis de Z ou le duc de X...; les acteurs auront beau manger un vrai pâté, au lieu de manger — comme autrefois — des biscuits enfermés dans un pâté en carton, c'est par pure convention que j'admets qu'ils ont diné réellement; on reste toujours un certain temps à table.

Quoi qu'il en soit, le Théâtre-Libre est curieux à étudier, pour se rendre compte des tendances de la jeune école laquelle jusqu'à présent n'a fait que des tentatives plus ou moins heureuses, mais qui attend encore ses Augier, ses Dumas et ses Sardou.

LUCIEN.

ÉCHOS ARTISTIQUES

Les directeurs de Londres ont perdu deux cent mille francs, à l'entreprise des spectacles donnés au Drury Lane par les artistes de la Comédie-Française.

Mieux que partout ailleurs, on sait à Lyon, les recettes plantureuses faites par ces mêmes artistes, travaillant pour leur propre compte.

Le Gendre de M. Poirier a produit 4,290 francs; *Denise* 4,800 fr.; *Francillon* 7,000 fr.; le *Flibustier* 4,300 fr.; la *Fille de Roland* 5,500 fr. et le *Cid* 7,760 fr.

Le chiffre total des recettes a été de 33,000 fr. environ, soit une moyenne de plus de 5,500 fr.

Ce résultat aurait été bien supérieur encore, si la Comédie était venue à Lyon, pendant la saison d'hiver et si elle avait joué des pièces moins connues du public.

L'échec de nos artistes à Londres est très explicable: la majorité des spectateurs anglais se bornant fatalement à les voir.

* *

La jurisprudence des coulisses :

Les coulisses d'un théâtre sont-elles un lieu public ?

La question s'est posée devant le tribunal de Saint-Etienne, à l'occasion d'une querelle survenue dans les coulisses du théâtre; un artiste avait adressé à une de ses camarades des propos « injurieux au premier chef ».

Ces propos constituaient-ils le délit d'injures publiques ?

Le tribunal a été amené à examiner, judiciairement, si les coulisses sont un lieu public.

Or, le théâtre de Saint-Etienne possède, comme la plupart des théâtres d'ailleurs, un règlement municipal qui interdit l'entrée des coulisses à toute personne étrangère au théâtre; ce règlement est, paraît-il, exécuté à Saint-Etienne. Et c'est pourquoi Mme X... a vu sa plainte repoussée.

* *

Les Milanais font en ce moment une extraordinaire consommation d'opérettes; toutes choisies dans le répertoire français. Pour en donner une idée, voici les ouvrages qu'on a relevé sur les affiches de Milan pendant le mois qui vient de s'écouler :

La Mascotte; *La Fille du Tambour-Major*; *Miss Helyett*; *Les Petits Mousquetaires*; *Les Cloches de Corneville*; *Gillette de Narbonne*; *Le Petit Duc*; *Babolin*; *les Mousquetaires au Couvent* et *Joséphine vendue par ses sœurs*.

* *

En Italie, faute de finances — assurément — les suppressions de subsides sont à l'ordre du jour. Bologne a refusé tout secours au Théâtre de la Ville. Modène a réduit de 20,000 fr. son allocation annuelle.

* *

Façon singulière de détourner les maléfices. Une superstitieuse légende veut que le n° 13 des fauteuils du Regio de Turin porte malheur à son occupant. Le n° 13 vient d'être remplacé par le n° 12 bis.

Et voilà comment la malechance va être conjurée.

* *

Le bal des *Qual's'Arts* a fait école en Russie, mais avec moins de succès (?) qu'à Paris :

La police de Saint-Petersbourg vient d'expulser Carolina Otero, la chanteuse et danseuse espagnole connue, qui, dans un banquet offert par ses admirateurs, s'est présentée à eux dans le costume d'Eve.

La police, avertie de ce fait, a pénétré dans la salle du restaurant et arrêté M^{lle} Otero, à qui on a notifié au poste l'ordre d'expulsion.

* *

En Espagne, ce n'est pas la police, mais l'*Association des pères de famille contre l'immoralité* qui est intervenue pour mettre fin aux « écarts » d'une divette de café-concert, dont le répertoire était — paraît-il — un peu trop « salé ».

Cette chanteuse nommée la *Belle petite* a été citée par l'*Association* devant un tribunal de Madrid, à seule fin de se voir interdire une grande partie de son programme et cela été fait.

* *

On vient de vendre à Londres une collection d'instruments à cordes provenant de la succession de sir Peter Benso Maxwel. Cette vente a produit une somme totale de 2,400 livres sterling, soit 60,000 francs.

Un violon de la belle époque de Stradivarius a atteint le prix de 12,500 fr., ce qui est l'un des plus élevés qu'on connaisse, et un de Carlo Bergonzi a trouvé acquéreur à 8,750 fr.

* *

Une vogue qui dure :

M^{lle} Yvette Guilbert vient de contracter au concert des Ambassadeurs, un engagement aux appointements coquets de 42,000 fr. par saison.

Et l'on viendra dire encore que les Français aiment le changement !

P. B.

LIBRE CHRONIQUE

VIEUX « MAITRE » ET JEUNES ÉLÈVES

Les monarques « qui se nourrissent de la sueur du peuple » auraient certainement pris une indigestion de ce mets savoureux s'ils avaient eu l'idée de suivre *incognito* — dans ses dernières pérégrinations électorales — l'*Homme-Trou* portant la « bonne parole » aux quatre points cardinaux.

La Renommée s'époumonne littéralement à souffler dans sa trompette allégorique les hauts faits et petits gestes de M^e *Mystère*, qui semble doué du don d'ubiquité, tellement il se multiplie un peu partout en même temps. Ce n'est plus un candidat, c'est un feu follet, un gnome, un lutin.

Oyez plutôt cette série de télégrammes simultanés :

Paris. — Dans une réunion tenue dans la soirée, avenue Labourdonnais, la candidature de M. Andrieux a été acclamée. M. Andrieux a déclaré, en réponse à une question posée par un électeur, que, si une seule fois il se trouvait en contradiction avec un seul point du programme révisionniste exposé par lui il prenait l'engagement d'honneur de démissionner.

Ah ! le bon billet qu'a La Châtre !... et la réunion de l'avenue Labourdonnais.

En moins de temps qu'il n'en faut pour vendre « la peau de l'ours » qu'il tuera aujourd'hui même, nous voyons ce diable d'homme surgir en Touraine :

Tours. — M. Andrieux, ancien préfet de police, a fait ici, aujourd'hui, une conférence révisionniste devant un public trié sur le volet.

A la sortie, M. Andrieux a été accueilli par des sifflets, auxquels se mêlaient les cris de : *A l'eau ! à l'eau !*

Le fin renard politique feint de comprendre qu'on l'appelle au téléphone : *Allo ! allo !*... et décampe dans les Deux-Sèvres :

Niort. — M. Andrieux a parlé hier à Niort devant un auditoire de quatre mille personnes entassées dans une vaste salle de manège et dans une cour voisine.

Malgré les interruptions, M. Andrieux put développer longuement son programme.

Les quatre mille malheureux Spartiates enfermés dans ce défilé des thermo .. stats et soumis — par 30° à l'ombre — à l'ardeur torride de cette éloquence sudorifique étaient ruisselants non seulement d'inouïsme (comme écrivait le tintamarresque *Touchatout*), mais encore d'une sécrétion cutanée tellement copieuse qu'on a dû la canaliser pour en former une troisième *Sèvre*.

Aussi quelle drôle d'idée d'organiser un pareil *four* en pleine canicule, alors que bipèdes et quadrupèdes, hommes, femmes et compatriotes de *Mochieu Dupuy* tirent la langue à qui mieux mieux, comme ces pauvres toutous acharnés à suivre leur maître derrière le tramway qui l'emporte d'un bout à l'autre de la ville.

Combien nous regrettons — avec les Niortais — en cette saison sénégalienne l'heureux temps où la mode permettait à la Vérité de sortir *Dupuy* (déjà nommé), vêtue seulement d'une *glace* !

Moins heureux que les naturels de l'Afrique équatoriale — quoique nous subissions la même température qu'eux — il nous est interdit par M. Bérenger de nous tailler un *complet* dans une feuille de figuier, selon la pure tradition biblique.

Ah! chaleur!...

**

Je conviens que ce cours de morale... caniculaire n'est pas *ad usum Delphini*; aussi je le professe, maintenant que les *potaches* sont partis en vacances, après avoir ceint leurs jeunes fronts des lauriers scolaires, cette « verdure » que M. Prudhomme-Petdeloup considérait comme « le symbole de la puissante végétation intellectuelle des cerveaux juvéniles, fertilisés par la culture intensive des sciences et des lettres!... »

Abandonnant la lecture furtive — dans le pupitre — des romans et des feuilletons, ainsi que l'élevage clandestin des insectes et des scarabées, nos lycéens et collégiens s'élancent fougueusement au « surmenage des plaisirs », fumant les cigares de papa, *carottant* le porte-monnaie de maman, embrassant furtivement leurs cousines dans les coins; l'augmentation du contingent militaire ne laissant plus aucun loisir — aux bonnes et aux cuisinières — de participer à l'éducation de la folle jeunesse, au seuil de l'âge viril et que tourmentent les premières flambées de l'amour.

**

Bah! laissons gronder les censeurs moroses voués à la propagation des feuilles de vigne, envers et contre toutes les beautés de la nature et de l'art.

Ces rigides « empêcheurs de danser en rond » que jamais Eros ne tenta — et pour cause — gémissent dans le désert, *vox clamantis in deserto* sur le charmant péché d'Eve, à qui l'humanité pardonnera toujours d'avoir croqué la pomme en faveur de cette circonstance atténuante : qu'elle en offrit un morceau à Adam... le meilleur sans aucun doute.

Aussi, il fallait être aveugle — comme Milton — pour écrire, à ce propos, le *Paradis perdu*, alors que la jeunesse rature ce titre pessimiste pour lui substituer celui-ci : *Le Paradis trouvé*.

Jésus lui-même, le divin maître de Madeleine, n'a-t-il pas promis — dans sa bonté miséricordieuse — qu'il serait beaucoup pardonné à ceux qui auraient beaucoup aimé!...

C'est la suprême Sagesse qui nous conseille ainsi d'aimer..., et c'est la grâce que je vous souhaite!...

FRANC-SILLON.

HISTOIRE D'HIER

J'habite une délicieuse petite villa à Auteuil, villa agrémentée d'un jardin et située dans une rue peu fréquentée, une vraie demeure de poète.

Rassurez-vous, je ne vais pas vous dire des vers.

Par une chaude journée de juin, je jouais du violon; j'étudiais l'adagio du deuxième quatuor de Mendelssohn quand soudain on frappa à ma porte: un homme qui m'était complètement inconnu fit irruption dans mon domicile. Il paraissait avoir une cinquantaine d'années; il était

petit, trapu, bien musclé; sa mise était propre quoique un peu débraillée.

Il s'assit sans façon sur un canapé.

Je n'étais pas très rassuré.

Il ôta son chapeau, découvrant une tête grisonnante qui inspirait le respect.

— Je vous demande pardon, monsieur, me dit-il d'une voix triste, de pénétrer chez vous sans me faire annoncer; je suis votre voisin, c'est ce qui m'a enhardi. J'adore la musique; je vous ai entendu jouer du violon et j'ai conçu un violent désir de faire votre connaissance.

C'est quelque original, pensai-je.

Il reprit:

— Votre violon a des sons merveilleux et vous en jouez avec un talent remarquable.

Vanité humaine! ce compliment me prévint en faveur de l'intrus et ma méfiance s'évanouit.

— Je possède un violon excellent, lui dis-je, un ancien violon italien; c'est un Amati.

L'inconnu prit l'instrument qu'il examina sous toutes ses faces.

— C'est un des meilleurs, dit-il, il vaut trois mille francs.

— Je sais qu'ils deviennent rares.

— Tous mes compliments, monsieur, vous êtes connaisseur.

Il tira quelques sons.

— Ce n'est pas mon instrument, je joue du violoncelle; quand nous nous connaîtrons mieux si vous le permettez, je serai très heureux de faire de la musique avec vous.

— Cela sera facile, lui dis-je, je touche un peu du piano.

— J'habite une villa non loin de la vôtre, nous pourrions nous réunir. Je vous entendais de mon parc; que jouiez-vous?

— Un quatuor de Mendelssohn.

— Quel grand artiste!

— Je le préfère à Beethoven.

— Moi aussi, monsieur, nous avons les mêmes goûts. Si je ne craignais pas d'être indiscret, je vous prierais de vouloir bien recommencer ce morceau; votre jeu est si expressif!

Le moyen de résister à un désir exprimé d'une façon si flatteuse?

Je pris mon violon.

— Vous m'avez mal entendu, monsieur, lui dis-je; je suis d'une force très ordinaire.

— Je ne sais pas si vous êtes fort, ce que je sais, c'est que vous sentez; en art, tout est là.

Je recommençai l'adagio en y mettant toute mon âme.

Quand j'eus fini, je vis que l'inconnu inspectait l'un après l'autre tous les objets qui se trouvaient dans le salon.

Il se tourna vers moi.

— Que cela est beau, dit-il, et comme vous avez bien rendu la pensée du maître. Je vous remercie. Encore une fois, monsieur, excusez-moi pour le sans-gêne avec lequel j'ai forcé votre porte. Je suis un peu bizarre, j'ai tant souffert!

L'inconnu prit sa tête entre ses mains.

— J'ai perdu une femme que j'adorais et cela dans des circonstances horribles. J'ai été fou pendant longtemps.

Mes appréhensions revinrent; je remarquai que l'inconnu avait un singulier regard.

— Je suis guéri, reprit-il. Je cherche l'oubli dans la culture des arts. Vous m'êtes sympathique et je veux vous raconter mon histoire. C'est un secret terrible que je veux vous confier.

Diable! pensai-je, il va un peu vite.

— Monsieur, lui dis-je, je ne voudrais pas raviver des souvenirs pénibles.

— Cela me soulagera. J'avais vingt-deux ans; possesseur d'un beau nom et d'une fortune qui m'assurait l'indépendance, doué d'un physique agréable et d'une jolie voix, j'avais tout ce qu'il fallait pour réussir dans le monde; aussi mes débuts furent-ils couronnés d'un plein succès. C'est alors que je fus reçu chez les d'Anfreville, vieille famille du Poitou qui habitait un château superbe aux environs de Paris, dans la Brie. Le marquis d'Anfreville, était père de deux filles ravissantes, Zoé et

Denise. Séduit pas leurs charmes, je revins souvent et je devins un ami de la maison. Je les aimais toutes deux et je n'avais de préférence pour aucune; bientôt je m'aperçus que les deux sœurs me payaient de retour.

La situation devenait embarrassante.

Mes visites étaient de plus en plus fréquentes, une grande intimité régnait entre les jeunes filles et moi; après de longues hésitations, je me décidai pour Denise, la cadette, et je la demandai en mariage. La douleur de Zoé fut immense; elle dissimula, mais dès lors elle voua une haine profonde à sa sœur.

Le mariage fut célébré par des fêtes princières rehaussées par la présence de nombreux invités appartenant au meilleur monde. Zoé fut stoïque; elle feignit l'indifférence; mais la pâleur de son visage trahissait son désespoir et troublait ma joie. Les fêtes terminées, je partis pour l'Italie, emmenant ma jeune femme. Je passai là les plus heureux moments de ma vie; j'adorais Denise; j'étais au comble de mes vœux. Après six mois de bonheur sans mélange, nous revînmes chez mes beaux-parents; Zoé nous fit bon accueil; je pensai qu'elle avait oublié et je fus rassuré.

A quelque temps de là, la santé de Denise s'altéra; elle éprouvait des malaises indéfinissables, ressentait des maux de tête, des douleurs d'estomac; elle s'affaiblissait. Son caractère changea: elle devint nerveuse, irritable, fantasque. Un vieux médecin de la famille venait la voir chaque jour. Il me fixait souvent et me posait des questions bizarres; je supposai qu'en raison de son âge, il radotait. L'état de Denise empira, elle du s'aliter; sa sœur montra un dévouement sans bornes, elle ne quitta plus son chevet.

J'étais désespéré.

Un soir, pendant une absence de Zoé, Denise me prit la main:

« Gaëtan, me dit-elle, je suis perdue. »

Comme je me récriais.

« Si tu savais, reprit-elle, c'est horrible! je meurs empoisonnée, empoisonnée par ma sœur! »

« C'est impossible, tu déliras! »

« La nuit dernière, elle me croyait endormie, je l'ai vue verser le poison. »

« C'est affreux! »

« Elle est jalouse de mon bonheur, elle veut devenir ta femme. Jure-moi que tu ne l'épouseras jamais! »

La chère femme me prit dans ses bras.

Je lui jurai sans peine, puis... elle expira. Il se tut.

Le récit m'intéressait, j'étais empoigné.

Il reprit:

— Vous peindre ma douleur serait inutile. Zoé entra; je la pris par le cou et la traînant près du lit, je la confrontai avec la morte:

« Misérable! lui dis-je, contemplez votre ouvrage; je sais tout! »

Elle se jeta à mes genoux; elle confessa son crime, rejetant tout sur son amour pour moi.

« Je ne vous livrerai pas à la justice, lui dis-je, je ne veux pas déshonorer votre famille, la mienne, vos dignes parents en mourraient; vous allez disparaître, que je ne vous retrouve jamais ou sinon... »

« Je disparaîtrai, répondit-elle, je vous le promets; je disparaîtrai pour toujours. »

Le lendemain on la trouvait morte dans son lit; elle s'était empoisonnée.

Les deux sœurs me laissaient tous leurs biens.

Il se tut de nouveau.

Le drame se corsait, l'intérêt allait grandissant; j'étais de plus en plus empoigné.

Après une pause, il continua.

— J'espérais que tout était fini: Zoé morte, l'horrible secret était connu de moi seul; j'avais compté sans le vieux docteur.

Au retour du cimetière, il me frappa sur l'épaule.

« Monsieur le comte, me dit-il, je vous fais mes compliments, vous savez manier le poison.

« Que voulez-vous dire? demandais-je.

« Je veux dire que votre procès fera quelque bruit. J'avais déjà des soupçons lors de la mort de votre femme : aujourd'hui, j'ai des preuves. J'ai analysé le contenu du flacon qui vous a servi à empoisonner votre belle-sœur.

« Quoi ! vous m'accusez, m'écriai-je ; j'aurais empoisonné une femme que j'adorais, et dans quel but ? »

Le docteur eut un sourire sardonique.

« Cherche à qui le crime profite, reprit-il ; vous héritez des deux victimes. D'ailleurs ceci ne me regarde pas, vous vous expliquerez devant les juges. »

J'étais atterré.

Non-seulement le scandale que je redoutais allait éclater, mais j'étais accusé du plus abominable des crimes ; les apparences étaient contre moi : il y avait de quoi perdre la raison.

L'inconnu m'interrogea.

— Qu'auriez-vous fait à ma place, Monsieur ?

— Mais, balbutiai-je, surpris, je..., ne sais pas.

— Moi, je ne me troublai pas, j'avouai. J'avais mon plan.

« Docteur, lui dis-je, je suis un grand coupable ; je ne veux pas que ma faute couvre de honte deux familles honorables, je me tuerais.

« Très bien, me dit le docteur, vous avez encore de bons sentiments. A cette condition, je ne parlerai pas, »

Je lui demandai le temps nécessaire pour mettre ordre à mes affaires ; il déclara qu'il m'accompagnerait ; il donnait dans le piège que je lui tendais.

Après avoir pris congé de mes beaux-parents, nous partîmes tous les deux pour nous rendre dans une propriété que j'habitais dans la Seine-et-Oise ; il fallait descendre du train à une petite station où nous devions arriver pendant la nuit. J'avais mon idée. Lorsque le train ralentit sa marche, j'ouvris soudain la portière et je précipitai le docteur, qui s'était endormi, sur la voie. Ce que j'avais espéré arriva, il fut projeté sous les roues !

Le train s'arrêta. J'appelai du secours : le corps du docteur ne formait plus qu'une bouillie sanglante.

J'étais sauvé !

Je déclarai qu'il avait voulu descendre avant l'arrêt, chacun crut à un accident.

Etant donné ma situation dans le pays, nul ne douta de ma parole et je ne fus pas même inquiété.

Il se tut.

Moi, je l'étais inquiet.

Il s'essuya le front et reprit :

— Tant d'émotions avaient ébranlé ma pauvre tête, je devins fou, fou à lier, monsieur !

Il se leva.

— Vous avez mon secret, me dit-il d'une voix rauque.

— Je ne vous l'ai pas demandé votre secret ; après tout vous m'ennuyez !

— Un de nous deux est de trop ! s'écria-t-il, menaçant.

Il s'avança vers moi, le regard égaré.

Je me retirai prudemment derrière le piano ; nul doute, j'avais affaire à un fou, à un fou furieux !

— Je vais te jeter par la fenêtre ! hurla-t-il.

Il agita les rideaux de la fenêtre qui donne sur la rue ; presque aussitôt on sonna à ma porte, je courus ouvrir.

Je vis apparaître un monsieur très bien mis, rasé de frais, porteur de la rosette d'officier de la Légion d'honneur, suivi de deux sortes d'hercules vêtus de grandes blouses.

— Docteur Maxfestown, me dit-il avec un léger accent étranger ; je suis directeur d'une maison de santé. Un de mes pensionnaires s'est échappé ; d'après les indications que j'ai pu recueillir, il a dû se réfugier dans votre villa.

— Vous ne vous êtes pas trompé ; il est ici ; vous arrivez à temps !

— Dieu soit loué ! C'est le comte de Martini, un malheureux qui a perdu la raison à la suite de la mort d'une femme qu'il adorait ; il se figure qu'elle a été empoisonnée.

— Et il voulait me jeter par la fenêtre.

— C'est sa manie. Nous allons vous en débarrasser ; je vous demande mille pardons pour le dérangement que nous vous causons. Il me montra les deux individus qui l'accompagnaient :

Ce sont des aides de la maison, me dit-il.

Nous entrâmes dans le salon, le fou semblait très agité.

— Il va avoir un accès, me dit le docteur.

— Docteur ! s'écria le fou, cet homme veut me dénoncer, il me faut sa vie !

Il s'élança sur moi ; les deux aides, non sans peine, se saisirent de lui ; l'un sortit de dessous sa blouse un paquet de cordes.

— Votre présence l'irrite, me dit le docteur. seriez-vous assez bon pour vous cacher pendant que nous l'emmènerons ?

Je ne demandais que cela !

J'ouvris un placard.

— Je peux dissimuler ma présence dans ce réduit.

Oh ! monsieur que de bonté ! La famille du comte n'oubliera jamais... elle viendra vous présenter ses excuses, ajouta le docteur en me poussant dans le placard dont il tira le verrou.

J'entendis alors un bruit de lutte : « Du calme, monsieur le comte », disait le docteur ; puis ce fut un fracas de meubles que l'on déplaçait ; soudain, le fou venait sans doute d'échapper aux aides, le bruit partit de ma chambre à coucher ; bientôt je n'entendis plus rien, le fou était capturé ; dans sa préoccupation, le docteur avait oublié de me rendre la liberté.

Je restai enfermé jusqu'au soir ; ce fut la concierge, qui me sert aussi de femme de ménage qui vint me délivrer.

— Et le fou ? lui demandai-je.

— Quel fou, monsieur ?

A cet instant, je m'aperçus que tous mes meubles étaient bouleversés. mon violon avait disparu ainsi que des bronzes et deux tableaux de prix. Je cherchai du regard une console Louis XV, plus de console ! Je courus dans la chambre à coucher, mon secrétaire était forcé.

Je poussai un cri, j'avais compris.

J'étais cambriolé !

EUGÈNE FOURRIER.

UN DÉCORÉ DU 15 AOÛT

Que de fois n'avons-nous pas entendu dire que, maintenant, le ruban rouge est trop souvent accordé bien plus à l'intrigue qu'au mérite !..

Assurément cela peut arriver aussi bien en République que sous n'importe quelle monarchie.

Malgré toutes les enquêtes, la bonne foi du gouvernement et de la chancellerie peut de temps en temps être adroitement surprise. Mais jamais, que nous sachions, depuis 1870, une croix n'a été donnée d'aussi originale façon que celle dont bénéficia, le 15 août 1853, Gustave Saint-Saviol, brave commerçant retiré des affaires et maire de son endroit, un chef-lieu d'arrondissement du centre de la France.

On était encore, pour ainsi dire au lendemain du coup d'Etat. L'empire était à peine établi et éprouvait déjà le besoin de se créer et de s'attacher le plus possible de partisans. Toutes les préfectures avaient été peuplées de ses créatures, lesquelles étaient souvent des per-

sonnages fort peu au courant de l'administration.

D'ailleurs, par suite du remue-ménage administratif complet, qui avait été la conséquence du coup d'Etat, la plupart des préfets, à l'époque dont nous parlons, étaient tout nouvellement installés dans leurs départements respectifs, qu'ils connaissaient à peine.

Celui du département où s'est passé le fait que nous allons raconter, venait d'y être nommé depuis environ quinze jours. Il débutait dans l'administration. Après avoir pris sa licence en droit, il n'avait eu jusque-là d'autre souci que de vivre oisif, à Paris, en compagnie d'une bande de viveurs. L'avènement de l'Empire avait été pour sa famille une excellente occasion de profiter des relations qu'elle possédait dans le nouveau gouvernement pour gratifier notre viveur d'une position sociale ; elle le fit, par l'influence de M. de Morny, bombarder à une préfecture peu importante, il est vrai, mais qui n'en était pas moins une préfecture. Ajoutez à cela que le nouveau fonctionnaire avait pris pour secrétaire un jeune fils de famille aussi peu au courant que lui des habitudes administratives.

Or, à peine installé dans sa résidence préfectorale (c'était quelques semaines avant la fête de Napoléon III), notre préfet reçut du ministre une note confidentielle par laquelle on l'informait que, sur le désir de l'empereur, des décorations de la Légion d'honneur seraient, à l'occasion du 15 août, attribuées aux maires des diverses communes de France : on ajoutait que le nombre des croix à accorder à ce titre avait été arrêté en conseil des ministres pour chaque département, et que celui à la tête duquel il se trouvait avait été désigné pour en recevoir une. Enfin, on l'invitait en conséquence à adresser d'urgence au ministère des propositions en faveur de celui de ses maires dont le zèle administratif, la capacité et le dévouement à l'Empire, lui sembleraient devoir être ainsi récompensés.

A cette lecture, l'embarras du préfet fut d'autant plus grand, tout d'abord, que son conseiller de préfecture venait de s'absenter pour huit jours ; pourtant il dura peu.

En effet, cet ancien habitué des salons de jeu prit vite, de concert avec son secrétaire, un parti extra-administratif pour se tirer d'affaire et arriver à une prompt solution.

Le département à la tête duquel il se trouvait possédant trois chefs-lieux d'arrondissement, les noms en furent inscrits sur trois carrés de papier d'égale dimension : puis ceux-ci dûment pliés de même façon, furent soigneusement placés au fond d'un chapeau, secoués pendant un instant, et l'un d'eux en fut retiré par le jeune secrétaire.

Ce fut le nom de la ville dont Saint-Saviol était maire qui sortit de ce scrutin d'un nouveau genre, et le veinard magistrat municipal fut aussitôt proposé pour la décoration.

Voilà comment Gustave Saint-Saviol, le matin du 15 août, vit son nom au *Moniteur* et reçut, des mains du préfet, qui vint la lui apporter en personne, la croix de la Légion d'honneur.

Jamais l'excellent commerçant, brave homme au demeurant, mais d'assez paisible humeur et de peu brillante intelligence, n'avait

osé rêver une pareille récompense pour ses douze années de magistrature municipale. Il n'en fut que plus heureux et plus fier, et voua de ce jour, un dévouement de caniche au régime impérial. En somme, en cette affaire, le hasard avait bien servi le préfet, puisque la croix de Saint-Saviol en fit un fanatique du nouvel empereur. Grâce à elle, le commerçant ne tarda point d'ailleurs, à se croire réellement quelqu'un. En moins d'un mois il devint intimement convaincu que son mérite seul la lui avait fait accorder.

Rien ne parvint à ébranler cette naïve conviction de l'excellent homme, pas même la caricature publiée par un loustic du pays à cette occasion.

Le maire, fraîchement décoré, était représenté en face de Jésus-Christ succombant sous le faix de la croix que ses bourreaux l'obligeaient à porter : lui-même ployait les genoux et s'inclinait vers le sauveur, en ayant peine à maintenir une croix de la Légion d'honneur, dont le poids semblait l'écraser, et s'écriait en joignant les mains :

— Pardonnez-leur, pardonnez-moi, Seigneur ; je ne l'ai pas plus méritée que vous !

De tous les habitants du pays, Saint-Saviol fut le seul qui ne comprit point l'allusion et ne se reconnut pas dans cette maligne image, et chose rare, mais vraie ! — aucun ami ne vint lui donner la clef de l'énigme.

FR. DESPLANTES.

LA JOUEUSE D'ORGUE

I

C'était un vieux petit âne qui traînait de bourgade en bourgade la table roulante où était posé l'orgue de Barbarie, et c'était une grande fille, vingt ans, avec l'air d'en avoir trente, maigre, rousse, qui tournait la manivelle de l'orgue, devant les cabarets des grand'routes, ou dans les villages, sur la place de la mairie. L'âne s'appelait Colin ; du moins les gens le nommaient ainsi quand ils le voyaient arriver, tirant sur le cou, et la langue pendante, dans la cour des pauvres auberges, après la journée finie ; quant à la fille, pas belle et qui causait peu, personne n'avait songé à lui demander si elle avait un nom : les uns disaient d'elle : « La joueuse d'orgue » ; d'autres, facétieux : « La sœur à Colin ». Cette façon de la désigner ne lui déplaisait pas. Il lui semblait tout simple d'avoir pour frère le chétif animal, misérable comme elle, éreinté comme elle, résigné comme elle. Il avait ça et là, sur la peau, des haillons de poils, comme elle des haillons de laine effiloquée. La misère, c'est une parenté ; quand on a pas les moyens d'avoir père, mère, mari ou enfants, on aime qui l'on peut ; il faut que le cœur serve à quelque chose.

Il y avait deux ans seulement que la joueuse d'orgue s'en allait seule, par les chemins, avec la bête. Elle avait eu un autre compagnon, un aveugle très vieux, qu'elle tirait, comme l'âne tirait l'orgue. Elle croyait que c'était son oncle ; elle n'en était pas bien sûre, il ne s'expliquait pas, peut-être ayant oublié, là-dessus, peut-être ayant des raisons pour se taire. Elle était avec lui, voilà tout, et du plus loin qu'elle se souvenait, ç'avait toujours été ainsi : courant sous les fenêtres, ramassant les sous, les donnant à l'aveugle qui disait : « Merci, mes bons messieurs ! merci, mes bonnes dames ! » Quand il avait bu, il était féroce, employait volontiers à frapper la fille, le bâton destiné à châtier l'âne.

Elle ne se plaignait pas, habituée. Il criait : « Viens ici, gueuse ! » Elle venait, tendait le dos, recevait les coups, se frottait contre un mur ou contre un arbre quand c'était fini. Une fois, il faillit lui casser les reins. Alors, elle s'avisait d'un subterfuge. Dès que le vieux, ivre, entra dans ses colères, elle se défaisait des loques qui la couvraient, les mettaient en tas sur le dos de l'âne, et guidait de ce côté l'aveugle qui frappait à tour de bras après avoir tâté les étoffes. Mais elle renonça très vite à ce moyen : l'ivrogne tapait trop fort, faisait trop de mal à la bête : elle préféra être battue elle-même.

Puis, le vieux mourut, une nuit d'hiver, sans faire du bruit ; à l'aube, elle s'obstina pendant une heure à réveiller le cadavre en le secouant. Elle pleura beaucoup quand elle vit que son oncle était trépassé. Ce fut toute une affaire pour obtenir, à la mairie, qu'on enterrât le défunt qui ne laissait ni papiers, ni argent. Ils suivirent le corbillard, l'âne et elle, sous la neige ; en marchant, elle jouait de l'orgue, — un air gai, — qui devenait triste, tant elle jouait lentement, elle pensait que cette musique faisait plaisir au mort.

Après l'enterrement, elle reprit l'éternel voyage. Elle connaissait bien les routes. La même vie, plus triste. Personne ne s'occupait d'elle, pas même pour lui faire du mal. Comme elle ne parlait guère, sinon à l'âne, elle finit par oublier beaucoup de mots qu'elle savait. Presque une idiote maintenant. Et si les gens avaient eu le temps de s'apitoyer sur les misères d'autrui, il auraient pris pitié de cette grande fille, hâve, maigre, sèche, l'œil fixe et vide, qui se tenait, ne remuant que les bras, pareille à un automate debout, derrière l'orgue détraqué d'où sortaient, dans les lacunes d'airs, de déchirants trainements de plaintes ; c'était l'âme de la misérable qui geignait dans l'instrument.

II

Une fois qu'elle tournait la manivelle à l'angle de la grande rue, devant une maison blanche qui était la plus belle du village, elle vit s'ouvrir l'une des fenêtres au premier étage et demeura la bouche ouverte, la main en l'air, à cause d'un jeune homme qui se penchait pour lui jeter deux sous. Chose singulière : bien que la rue fût pleine de soleil et que la chambre, entr'aperçue, dût être moins lumineuse, il sembla à la joueuse d'orgue que c'était la croisée qui, en s'ouvrant, faisait le jour. Elle n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi joli, ni d'aussi bien habillé que le jeune homme de la fenêtre. Dans les villes, où elle n'était pas encore allée, les messieurs les plus riches devaient avoir un moins doux visage et de moins beaux habits. L'idée lui vint tout de suite qu'elle voyait un très grand personnage, le fils du maire peut-être !

Comme elle restait immobile avec un air de stupéfaction heureuse, il désigna de la main l'endroit où la pièce était tombée, et, cela fait, se retira en fermant la croisée. Elle tendit les bras pour le retenir ! Il n'était plus là. Elle remuait la tête de droite à gauche, de gauche à droite, avec un air de dire :

« Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! » Il lui semblait que tout se faisait obscur autour d'elle, et que son cœur avait très froid après avoir eu très chaud.

Elle empoigna la manivelle, se mit à la tourner avec une rapidité extraordinaire ! Les airs joyeux ou désolés se précipitaient dans un désordre de passion ; l'âme de la pauvre fille s'exaltait dans l'instrument. Elle espérait que le jeune homme reparaitrait, à cause de la musique. Mais la croisée resta close, pas un soulèvement de rideau.

Et ce fut seulement à la nuit montante, — elle n'avait pas cessé de jouer avec fureur. — qu'elle s'aperçut des rondes de gamins qui tournaient autour d'elle et qui, encouragés par l'impunité, donnaient de grands coups de sabot dans le ventre patient de l'âne.

Elle ne quitta pas la bourgade, ni le soir, ni

le lendemain, ni les jours suivants. Elle en avait fini avec les vagabondages ! Elle ne connaissait plus les chemins qui s'en vont. Elle en avait cette impression qu'après un long voyage elle était enfin arrivée. Arrivée dans l'amour, après tant de vagues ennuis et de monotones tristesses. Elle se sentait vivre, plus qu'elle n'avait jamais vécu, et autrement. Pour se parler à elle-même de celui qu'elle s'était mis à aimer tout à coup, elle retrouvait les mots oubliés, en trouvait d'autres, qu'elle n'avait jamais sus. Si un nouveau-né, en ouvrant les yeux à la lumière, savait l'admirer, il éprouverait ce qu'éprouvait la joueuse d'orgue. L'automate était devenu femme. Maintenant quand on l'appelait « la sœur à Colin », elle se fâchait : « Je m'appelle Vincente ! » disait-elle, ayant retrouvé ce nom.

Elle s'étonnait d'avoir eu de la tendresse, jadis, pour la pauvre chétive bête ; elle oubliait les longs jours passés ensemble, les souffrances communes. Point d'amour sans ingratitude. Elle était, tout entière, prise, envahie, domptée par la joie de revoir, un instant chaque jour, à l'heure où il lui faisait l'aumône, le beau jeune garçon de la fenêtre ; et, des sous qu'il lui avait jetés, elle se composa, troué et traversé d'une ficelle, un collier dont elle était plus fière qu'aucune femme ne le serait d'un collier de sequins ou de perles, et qu'elle couvrait de caresses toute la nuit avec des larmes et des rires.

III

Un jour qu'elle était restée très longtemps devant la chère croisée, la porte de la maison s'ouvrit, et l'inconnu, après s'être assuré d'un regard qu'il n'y avait personne dans la rue, se prit à marcher en hâte vers un petit bois de tulipiers et de chênes, en faisant signe à la joueuse d'orgue de le suivre. Elle pensa qu'elle allait devenir folle de bonheur, s'appuya de l'orgue pour ne pas tomber. Mais elle se redressa très vite et courut le long des murs en bégayant des mots de tendresse extasiée.

Pourquoi lui avait-il fait ce signe ? Que voulait-il ? Avait-il deviné l'amour de la pauvre ?

Dès qu'ils furent sous les arbres, il la prit dans ses bras avec une brutalité où elle trouva la douceur de la plus exquise caresse, et l'embrassa sur les lèvres, violemment. Elle défaillit, et elle se crut morte. Mais, lui, dans un revirement de pensées, — peut-être à cause de quelque dégoût, — la repoussa après ce seul baiser, avec un geste de dédain, et s'enfuit en éclatant de rire.

Elle ne vit pas le geste, elle n'entendit pas le rire. Elle avait la caresse sur les lèvres, la sentait vivre, se renouveler s'éterniser ! Même quand elle s'aperçut qu'elle était seule, elle ne fut point mélancolique. Il était parti, il reviendrait. Elle était aimée, puisqu'il l'avait serrée entre ses bras, puisqu'il l'avait embrassée !

Toute la nuit, les gens du village furent empêchés de dormir, et plus d'un ouvrit sa porte avec des menaces et des jurons, à cause d'une musique sonnante infatigablement dans la rue, — une musique gaie, heureuse, qui riait en s'attendrissant parfois. Comment se pouvait-il que l'orgue détraqué eût encore en lui ces joyeuses chansons ? C'était, dans le vieil instrument, l'âme de la joueuse d'orgue, qui chantait son hymne d'amour.

Le lendemain, le jeune homme ne parut pas à la fenêtre, ne jeta pas l'aumône accoutumée. Mais elle ne fut pas triste, à cause de l'ivresse de la veille, persistante. Les jours suivants, il ne se montra pas davantage ; n'importe ! elle avait fait une provision de joie qui n'était pas près d'être épuisée.

Elle ne cessa de sourire que deux semaines plus tard, le matin où elle vit celui qu'elle aimait sortir de l'église, entre une double haie de villageois endimanchés, plus beau, mieux habillé que jamais, parlant bas avec des sourires à une jeune fille toute blanche qui avait des fleurs d'oranger dans les cheveux.

Il n'y a pas de violoneux dans toutes les bourgades, et, même, quand on est riche, on hésite à faire venir de la ville des musiciens qui coûtent fort cher. De sorte que la noce court le risque de danser aux chansons. Mais le patron du cabaret où le bal devait avoir lieu eut une idée ingénieuse : l'orgue de la « sœur à Colin » serait un orchestre tout à fait suffisant. La vagabonde pour quelque monnaie, ne demanda pas mieux que de jouer ses plus beaux airs ; grande, maigre, pâle, elle se tenait, ne remuant que le bras, pareille à un automate debout, derrière l'orgue, d'où sortaient des valse et des quadrilles avec de déchirants trainements de plaintes dans des lacunes d'airs.

Ce fut une joyeuse fête !

Et, sans doute, on aurait dansé toute la nuit, si, tout à coup, — au moment où le marié, allumé par la joie prochaine, profitait d'un galop pour embrasser la mariée sur les lèvres, — la musique ne s'était interrompue dans un bruit gémissant de cassure et de dislocation.

En vain l'on tourna, tourna la manivelle. Plus rien. C'était l'âme de la misérable qui s'était brisée dans l'orgue à jamais muet !

Catulle MENDES.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

La liquidation de quinzaine s'est effectuée au milieu du plus grand calme.

On a confirmé la Banque de Paris à 615 fr., le Crédit Lyonnais à 772,50, la Société Générale à 462,50, le Comptoir National à 480, le Suez à 2.675 et l'Italien à 86,30.

Les reports ont été très bon marché, il ne pouvait du reste en être autrement avec le peu d'engagements existants. On a coté 9 et 8 fr. de report sur l'Italien, 75 sur la banque de Paris et 40 sur le comptoir national ; le Suez, le Crédit Lyonnais et la Société générale ont été reportés au pair.

Le marché est très ferme, notamment sur nos rentes qui ont monté d'une manière très notable. Le 3 % passe de 99 fr à 99,37. L'Amortissable clôture à 99,20, le 4 1/2 à 104,35.

Le Crédit Foncier s'inscrit à 962,50, les autres sociétés de crédit ne se sont pas écartées de leur cours de compensation.

Le Suez finit à 2.672,50.

L'Italien est lourd à 8.625 ; les autres rentes étrangères sont plutôt mieux tenues. Le Turc à 22,07, l'Extérieur à 63 1/8.

Les fonds Russes sont en hausse marquée, le 4 % consolidé à 99, le 3 % 1891 à 79,90 et l'Orient à 67,75.

En banque, l'action Charbonnage de Kébao s'est négociée à 605 et 610.

Les forces épuisées se refont rapidement en faisant usage des produits azotés. Un des meilleurs est le « **Tapioca Rils** » qui sert à faire les meilleurs potages et se trouve sur les tables les plus raffinées.

Bien des gens hésitent à se purger de peur d'avaler des drogues nuisibles.

Il est bon de leur faire savoir que la **Tisane Dussolin** ne peut, en aucun cas, leur faire de mal, tout en régénérant le sang et le rafraîchissant.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

Eviter les contrefaçons
**CHOCOLAT
MENIER**
Exiger le véritable nom

PHYSIQUE POPULAIRE

Par **Emile DESBEAUX**,

Lauréat de l'Institut.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE POPULAIRE

Publiée sous la direction de

CAMILLE FLAMMARION

La Physique étudie les Forces de la Nature et l'utilisation de ces forces.

Les découvertes extraordinaires, faites en ces derniers temps, reposent sur les appropriations nouvelles de ces Forces.

Les progrès de la Science physique sont devenus tout à coup si rapides, les phénomènes Physiques sont apparus avec une fécondité si prodigieuse, qu'un Livre nouveau — qui relate ces progrès, qui explique ces phénomènes — est devenu indispensable.

La **Physique populaire** de M. EMILE DES BEAUX vient répondre à ce besoin, vient satisfaire à l'ardente curiosité des esprits modernes qui aspirent à pénétrer les *Mystères* dont nous sommes enveloppés, et à parvenir à la connaissance intime et complète de la *vie des choses*.

La **Physique populaire** est le quatrième volume de la *Bibliothèque* fondée par Camille Flammarion dans le but d'exposer, sous une forme accessible à tous, l'ensemble des connaissances humaines.

Cet ouvrage, magnifiquement illustré, mettra sous les yeux des lecteurs toutes les découvertes nouvelles de la science et de l'industrie, les diverses applications de l'Energie, le Phonographe, le Téléphone, le Téléphonographe, le Téléphote, ainsi que les manifestations si variées des forces de la nature, l'Energie électrique, l'Energie lumineuse, l'Energie calorifique, merveilleux phénomènes, qui s'accomplissent chaque jour autour de nous et constituent, en somme, la vie de la Terre et le cadre de la vie humaine.

Les précédents ouvrages de M. Emile Desbeaux, couronnés à deux reprises par l'Académie française, adoptés par le Ministère de l'Instruction publique pour les bibliothèques scolaires et populaires, traduits en plusieurs langues, sont un sûr garant du succès auquel est destinée la **Physique populaire**.

La **Physique populaire** est publiée en 100 livraisons à 10 centimes et en 20 séries à 50 centimes, format grand in-8° jésus.

Il paraît deux livraisons par semaine. — On peut souscrire à l'ouvrage complet, *reçu franco en séries*, à leur apparition, contre un mandat de 10 francs adressé aux éditeurs :

C. MARPON et E. FLAMMARION
26, rue Racine, Paris.

LA REVUE POUR TOUS

Journal illustré de la famille.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE : Six mois, 6 fr. 50 ; un an, 12 fr.

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs : Cherbuliez, Claretie, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet, Jules Simon, André Theuriet, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur,
19, rue des Saints-Pères, Paris.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES SPÉCIALITÉS HYGIÉNIQUES

VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE

PIPERITA

Élixir Anti-Épidémique

Souverain contre les indigestions, Crampes d'estomac, Maux de tête, Coliques, etc., etc.

BULLETIN OFFICIEL

DE L'EXPOSITION DE LYON

Universelle, Internationale et Coloniale

EN 1894

Sommaire du n° 27. — 17 août 1893.

Chronique hebdomadaire. — Le conseil supérieur et les chambres de commerce. — Lettre au général Dodds. — La propagande : Circulaire du groupe VIII. — Le Tonkin et l'Annam à l'Exposition de Lyon. — Le Tonkin et l'Annam à l'Exposition de 1889. — L'Exposition internationale. — Les grands industriels français : M. Emile Vigneron. — Petites nouvelles de l'Exposition. — Bulletin financier.

Gravures : Le palais du Tonkin. — Vues des travaux du palais principal.

ABONNEMENTS :

	SIX MOIS	UN AN
France.....	4 fr.	8 fr.
Etranger (union postale).	5 fr.	9 fr.

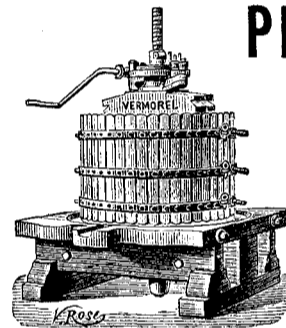
Administration, Rédaction et Vente en gros

14, rue Confort, LYON

V. VERMOREL

A Villefranche (Rhône).

355 premiers Prix et Médailles



PRESSOIRS

perfectionnés

FOULOIRS

A VENDANGES

Fabrique de

Cuves et Foudres

A LAMBICS

CHARRUES VIGNERONNES, POMPES A VIN

Demander les Tarifs

OUVRAGES DE M. CHARLES FUSTER

Pour recevoir franco ces ouvrages, il suffit d'en faire la demande au bureau du SEMEUR, 92, boulevard du Port-Royal, à Paris.

POÉSIE

L'Ame Pensive (2 ^e édition).....	3 ^c »
Les Tendresses (2 ^e édition).....	4 »
Poèmes (2 ^e édition).....	4 »
L'Ame des Choses (4 ^e édition).....	4 »
Le Siècle Fort.....	0 50
Sonnets (2 ^e édition).....	1 »
Devant la mer grande.....	2 »

PROSE

Contes sans prétention.....	2 50
Essais de Critique (3 ^e édition).....	3 50
Les Poètes du Clocher (édition princeps).....	10 »
— (3 ^e édition).....	6 »
Les Pensées d'une Femme.....	0 50
Un Prince Ecrivain.....	0 50

L'ANNÉE DES POÈTES (1890)

Prix : DIX francs.

Aux bureaux du Semeur, 92, boulevard du Port-Royal, Paris.



Le meilleur régénérateur des forces que l'on puisse employer contre : l'épuisement des organes, les douleurs de l'estomac et de la tête, les mauvaises digestions, les maladies du foie, des nerfs et toutes les maladies résultant de la fatigue et des vices du sang est la Tisane Dussolin;

le meilleur tonique, dépuratif, anti-glaireux et antibilieux connu est la Tisane Dussolin.

C'est un fortifiant et reconstituant des forces et du sang. Suivant les doses, la Tisane Dussolin produit un effet Dépuratif, Laxatif ou Purgatif, et guérit la constipation en régularisant les fonctions; elle combat l'anémie, la chlorose, les lourdeurs et maux de tête, les rhumatismes, la goutte, les douleurs; elle reconstitue et purifie le sang et chasse les humeurs. — Prix : 4 fr. 50 le flacon. Exiger sur chaque flacon la marque de fabrique déposée : une amazone à cheval. La Tisane Dussolin se trouve à Paris chez Derbecq, Pharmacien, 24, rue de Charonne, et dans toutes les pharmacies.

Une Notice explicative indiquant la manière de s'en servir est jointe à chaque flacon.

Dépôt à Lyon : Pharmacie PRUDON, 3, Rue de la République

SE TROUVE PARTOUT

THÉ
DES
MANDARINS

DÉPOT GÉNÉRAL :
Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, 12
LYON

PRIX DES BOITES

500 grammes 8' »	125 grammes 2' 50
25 — 4 50	50 — 1 »

ABONNEMENT A TOUS LES JOURNAUX DU MONDE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort.

FAITES VOUS-MEMES
PRÊT A BOIRE
à la minute et sans filtration
un litre de vrai

VIN DE QUINA
avec un flacon de
1.25

QUINA-ABRIC

1.25
EXIGER la
Signature de l'inventeur
H. ABRIC. — Se méfier
des imitations vendues sous le nom
de Quina fluide ou Extrait de Quina
FABRIQUE A LYON :
Pharmacie GAUDET, 31, rue de l'Hôtel-de-Ville
Dépôt dans toutes les Pharmacies

AGENCE FOURNIER

LYON — 14, RUE CONFORT, 14 — LYON

CONCESSIONNAIRE DES MURS COMMUNAUX

Des Villes de Lyon, de St-Etienne et de Grenoble

D'un très grand nombre de Murs de refend et de Murs particuliers appartenant à divers propriétaires

AFFICHEUR DE LA VILLE DE LYON, DE LA PRÉFECTURE, DES THÉÂTRES ET DES PRINCIPALES ADMINISTRATIONS

AFFICHAGE GÉNÉRAL

A Lyon, dans toute la France et à l'Étranger. — Conditions et Prix suivant importance de commande.
Organisation spéciale donnant **toutes garanties** d'exécution **consciencieuse, rapide et complète**
de toutes combinaisons de publicité par l'Affichage.

PLUS DE HUIT CENTS EMPLACEMENTS RÉSERVÉS

Travaux contrôlés. — Exécution irréprochable.

SUCCURSALES :

ST-ETIENNE, Rue Ste Catherine, 6
MACON, Rue Sigorgne, 20

VALENCE, Rue Madier-Montjau, 71
GRENOBLE, Place Grenette

DIJON, Rue de la Liberté, 68
CHALON-S/S, Quai des Messageries, 8

